

Radio-Canada présente...

Robert-Claude Bérubé

Number 66, October 1971

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/51510ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (print)

1923-5100 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Bérubé, R.-C. (1971). Review of [Radio-Canada présente...]. *Séquences*, (66), 49–52.

RADIO-CANADA

présente . . .

Robert-Claude Bérubé

JOURNAL INTIME

de Valerio Zurlini

le mardi 2 novembre
à 23 h. 30

Valerio Zurlini est un cinéaste talentueux mais malchanceux; la plupart des projets qui lui tenaient le plus à coeur ont avorté (y compris l'adaptation du **Jardin des Fizzi-Contini**, de Giorgio Bassano, sur laquelle il a travaillé deux bonnes années et qui a finalement échoué à Vittorio de Sica). Il en a été réduit à nuancer de touches personnelles des travaux de commande auxquels il ne croyait pas plus que de raison (**Des Filles pour l'armée**, **Assis à sa droite** qui nous sera probablement présenté sous le titre de **Black Jesus**). Car le génie de Zurlini ne réside pas dans le spectacle turbulent des guerres ou des révolutions mais dans la peinture délicate des drames intimes, comme l'ont révélé ses oeuvres les plus marquantes, **La Fille à la valise** et **Journal intime**. Particulièrement



réussie, cette transposition à l'écran d'un roman de Vasco Pratolini raconte l'histoire des relations entre deux frères séparés dès l'enfance mais unis par une affection pudique, d'autant plus touchante qu'elle est discrètement exprimée. Narrée sur le ton d'une confidence, l'intrigue se déroule sur un tempo méditatif dans une suite de belles images où le décor et la disposition des personnages contribuent autant que leurs gestes ou leurs expressions à la création d'un climat palpable de mélancolie. Ce très beau film a remporté en 1962 le Grand Prix du Festival de Venise. L'interprétation tout intérieure de Marcello Mastroianni et de Jacques Perrin contribue pour beaucoup au ton de l'ensemble.

THERESE DESQUEYROUX

de Georges Franju

le samedi 13 novembre

à 23 h.

L'adaptation d'un roman célèbre au cinéma pose toujours des problèmes épineux; jusqu'ou doit aller la fidélité? comment transposer à l'écran sans trahir le texte ou du moins l'esprit du livre? faut-il, comme certains le prétendent, plier l'original à la personnalité du cinéaste? C'est à travers ces écueils qu'a navigué Georges Franju en adaptant le roman de François Mauriac. Il a été plus heureux dans cette entreprise qu'en d'autres subséquentes telles **Thomas l'imposteur** et **La Faute de l'abbé Mouret**. La réussite tient ici à plusieurs facteurs: **Thérèse Desqueyroux** était au départ un roman de style



quasi cinématographique; le fils de l'auteur, critique de cinéma réputé, s'est chargé d'écrire le scénario; enfin et surtout, on eut la chance d'avoir sous la main l'interprète idéale pour incarner Thérèse, Emmanuelle Riva. Et le film est là, beau, déchirant, contestataire, d'un style sec et précis avec ces flambées soudaines de poésie surréaliste propres à Franju. Philippe Noiret, épais, massif, incarne à merveille l'époux de Thérèse, symbole de ce monde bourgeois contre lequel elle lutte. Par-dessus tout cela, une partition musicale lancinante de Georges Delerue où comme le piano.

LE PONT

de Bernhard Wicki

le mardi 23 novembre

à 23 h. 30



Dans un village d'Allemagne, à la fin de la guerre, des adolescents appelés sous les armes reçoivent pour mission la garde d'un pont dénué pourtant de toute importance stratégique. Un officier espère ainsi leur épargner la vie et un vieux sergent est d'ailleurs chargé de veiller au grain. Malheureusement, il est victime d'un malentendu et les jeunes sont livrés à eux-mêmes. A l'arrivée des soldats américains, ils leur opposent une folle résistance et sont décimés. Ce spectacle navrant d'enfants qui jouent sérieusement à la guerre, c'est un acteur, Bernhard Wicki, qui l'a mis en place. Déjà, quelques années auparavant, il avait joué au côté de Maria Schell dans **Le dernier Pont**, autre film anti-belliste. La sensibilité et la justesse de touche qu'il

manifeste dans **Le Pont**, son premier film, en firent un espoir du cinéma allemand, qui en avait d'ailleurs bien besoin à cette époque. Il fit trois autres films par la suite, (**Le Miracle de Malachias**, **La Rancune**, **Moritur**), toutes productions fort ambitieuses quant à la signification et à la forme mais entachées de maladresse et d'emphase, puis on n'en entend plus guère parler de lui. **Le Pont** n'est pas exempt de défauts (l'intrigue est un peu lente à partir, certains personnages sont plutôt schématiques), mais l'intérêt qu'on y prend demeure vif surtout dans les scènes finales. Et surtout, l'esprit de générosité qui l'anime s'allie avec l'ardeur des jeunes qui y sont mis en scène, ardeur aveugle, fatale, et d'autant plus digne de compassion.

LA CHEVAUCHEE FANTASTIQUE

de John Ford

le jeudi 2 décembre

à 24 h.

Lorsque John Ford entreprit le tournage de **Stagecoach** en 1938, il y avait douze ans qu'il s'était éloigné du western, genre où il avait fait son apprentissage de réalisateur et qu'il devait illustrer à nouveau maintes fois par la suite. C'est donc avec un certain recul et une certaine ambition née du prestige de ses films récents (**The Informer**, **Mary of Scotland**, **Hurricane**) qu'il s'attaque à cette histoire réunissant toute une galerie de personnages-types du vieil Ouest : le shérif, le médecin ivrogne, le hors-la-loi au coeur tendre, l'entraîneuse de saloon, la femme d'officier, le joueur professionnel, le banquier véreux et le conducteur de diligence. Le résultat est considéré comme un classique du genre et



même du cinéma tout court. Ce n'est pas que les situations soient tellement neuves, mais la manière de les traiter est celle d'un homme doué d'une personnalité de créateur et qui possède un sens inné de l'image. La randonnée à travers Monument Valley, l'attaque des Indiens, l'affrontement final entre Ringo Kid et ses ennemis, autant de morceaux de bravoure qui accrochent l'attention et qui bénéficient d'un style d'une précision et d'une efficacité rarement égalées, même si ces scènes ont souvent été imitées depuis. Et puis **Stagecoach**, ce fut la révélation de John Wayne; l'on peut prendre plaisir à comparer le jeune cowboy dégingandé d'alors au patriarche massif d'aujourd'hui.

CHARADE

de Stanley Donen

le jeudi 9 décembre

à 20 h.



Donen se fit d'abord connaître par une série d'excellentes comédies musicales au long des années '50. Le déclin momentané du genre le força à un recyclage; il adapta d'abord quelques comédies de boulevard empruntées directement à la scène, puis, vers le milieu des années 60, il réussit un joli doublé de films policiers à la saveur hitchcockienne, **Charade** et **Arabesque** (ce dernier présenté à Radio-Canada le 21 octobre). En plus d'un savant dosage de suspense et d'humour, chacun de ces deux films se signale par la qualité de sa présentation picturale. Les jeux de miroir dominant dans **Arabesque** alors que **Charade** plaît surtout par le choix varié et judicieux de locations parisiennes où dérouler les méandres de l'action. Donen a

emprunté à Hitchcock son acteur préféré, Cary Grant, et lui a donné pour partenaire Audrey Hepburn, toute grâce et vulnérabilité dans le rôle d'une jeune veuve traquée par de mystérieux inconnus parce qu'elle se trouve à son insu en possession d'une fortune qu'ils convoitent. Ces derniers rôles sont tenus, avec un sens précis de la menace, par trois acteurs de second plan alors sur le seuil du vedettariat : Walter Matthau, James Coburn, George Kennedy. Le tempo du film, le goût manifeste dans tous les éléments de sa présentation et l'aisance des interprètes contribuent à créer un charme d'une efficacité certaine et dont la marque de commerce est signée Donen.

Le cinéma français

Le travers des cinéastes de notre pays consiste à vouloir plaire à quelques critiques parisiens. Notre cinéma est victime d'un excès de centralisation. Il est snob et a perdu trop souvent le contact avec la réalité. Il est peu populaire, rétréci, étroit et même méchant. Il tourne en rond dans un petit cercle de "connaisseurs."

En revanche, le cinéma français dit populaire est d'une grande vulgarité et très bête.

Le Figaro Littéraire, 13 août 1971

André Cayatte